

## Au temps de nos chers maîtres... (Flotte An XLI)

J'ai raconté, dans le numéro 263 de la Revue Prytanéenne, l'histoire et ce qu'étaient devenus les trente neuf brutions de la classe de flotte de l'an XLI (58-59), dont 37 « intégrèrent » l'Ecole Navale et l'Ecole de l'Air. J'avais, à cette occasion, dit peu de choses de nos maîtres, et Gilles Waymel (7773B) avait à juste titre corrigé cette lacune dans la revue suivante, en leur rendant leur juste place pour leur rôle éminent dans ces exceptionnels succès.

Je voudrais aujourd'hui les évoquer et donner quelques éléments des recettes - mais peut-être était-ce tout simplement de l'art - qui leur permirent de tirer de chacun de leurs élèves la substantifique moelle, à une époque où ils ne disposaient pas des fabuleuses aides pédagogiques du XXIème siècle. J'ai donc puisé sans peine dans ma mémoire, si tant est que celle-ci, formatée par eux pour satisfaire aux exigences des concours, fut marquée de façon indélébile par leurs flamboyantes trouvailles, et j'ai pu en extraire ces quelques anecdotes.

\*  
\*   \*

Il m'a bien fallu choisir parmi ceux que j'eus le bonheur d'avoir pour maîtres. En tête Monsieur GRIMAUD, dit « le Japy », ou plus familièrement « le Japs », affectueux surnom que justifiaient les traits de son visage: en effet, la nature l'avait doté d'un regard pétillant derrière une paire de lunettes d'écaille, et d'un teint tirant confusément sur le jaune: une bouche, découvrant une dentition en clavier de piano, s'élargissait volontiers d'un sourire asiatique quand il lâchait son légendaire « que diable ! ». Au reste d'une voix et d'une humeur toujours égales, il avait la redoutable mission de nous enseigner les lois de la physique, qui se déclinaient alors en dynamique et statique, chaleur et électricité, électrostatique et électromagnétisme, vibrations et acoustique ...et j'en oublie ! Entrant le premier jour de l'année dans la classe figée au garde à vous, il ordonnait sommairement « assis ! », en ajoutant naïvement: « je ne vous fais pas d'interrogation écrite aujourd'hui, car nous n'avons encore rien fait... », à bon entendeur salut !

Tous ses cours étaient professés au laboratoire de physique. Le plus souvent, les montages devant servir aux démonstrations étaient soigneusement préparés sur la paillasse : là, le « Japs » était à son affaire. Il n'avait pas son pareil pour mettre en scène la manifestation des phénomènes physiques : armé de son petit carnet, où il consignait toutes nos notes, il débusquait les traînards du moment et les mettait à contribution pour servir de cobayes. Ainsi pour s'y reconnaître en nature de courants, il perchait l'un de nous sur deux briques isolantes et lui fouettait le dos à toute volée à coup de peau de chat – notre rugueuse vareuse se prêtant à merveille à l'accumulation de l'électricité statique; puis un faire-valoir infortuné pointait un doigt vers le nez du fouetté, déclenchant une violente décharge qui leur arrachait à tous deux un cri strident. Plus tard le « plus bavard » était prié d'affronter langue tendue le montage Tesla, hérissé d'étincelles, apprenant ainsi l'innocuité du courant électrique haute tension et haute fréquence. Ou encore une chaîne d'élèves se donnant la main explosait, soudain brisée par la décharge de la machine de Wimshurst, dont notre professeur lançait la roue avec fureur...

Une autre fois, le « Japs » badigeonnait une main au naphthol B, dérivé du benzène, en annonçant que la tâche jaune safran laissée serait aussi indélébile sur la peau que l'empreinte sur notre mémoire, marquée ainsi bien au-delà du concours. On pouvait le voir encore se dépenser en agitant une corde élastique à tension variable, provoquant un effet d'ondes stationnaires, tout fier de multiplier les oscillations en s'esclaffant : « regardez, j'ai un nœud entre deux ventres ! ». Allez redécouvrir ces machines pieusement conservées au musée du

Prytanée près de la bibliothèque, vous passerez un merveilleux moment de nostalgie et d'émotion.

En chimie, les effets qu'il obtenait étaient spectaculaires. Il préparait soigneusement devant nous une réaction, passait ensuite à l'exécution : rien ! Il disait alors : « écrivez que ça ne marche pas », et il reprenait son cours. Tout à coup, l'éprouvette volait au plafond, dans une explosion et il commentait laconiquement : « marquez que ça marche » ! La rature sur notre cahier de cours était le meilleur moyen mnémotechnique qu'il avait trouvé pour pénétrer nos cerveaux.

Je pourrais multiplier à l'infini les anecdotes, où son talent d'acteur drôle se donnait libre cours, appuyant son enseignement classique et dense sur une tranche de vie qui nous laissait des souvenirs impérissables. « Ses » succès aux concours furent immenses, il savait donner de l'assurance aux plus hésitants et la grande réputation qui l'entourait était le plus sûr garant de notre propre réussite.

\*

Tout autre était Monsieur Jean TAILLE : à le voir me revenait en mémoire ce vers d'HERNANI (Victor Hugo) : « Je suis une force qui va... ». Stature forte et impressionnante, visage un peu poupin, nez en trompette, cheveux rares machinalement rabaissés de la main aux doigts écartés qui les disciplinaient, lunettes cerclées renvoyées machinalement sur le haut du nez, blouse blanche près du corps, baguette en main gauche et craie en main droite, voix de tribun, démarche volontaire et assurée, tout chez lui indiquait la volonté tendue vers l'objectif. Dès le premier cours on avait compris que rien n'était laissé au hasard, et qu'il possédait « par cœur » cours et exercices qu'il avait dû préparer avec acharnement : il n'avait jamais le moindre support écrit, alors qu'il était capable d'enchaîner plusieurs heures d'enseignement, avec seulement une courte pose. Il régnait sur sa classe qu'il tenait fermement, respecté, parfois craint mais toujours écouté. Les mathématiques qu'il enseignait nous semblaient s'enchaîner de façon inéluctable dans un déterminisme inexorable : il proscrivait les idées géniales capables d'un éclair de démonter un problème, seule la rigueur et l'application de la méthode devaient nous préserver des détresses stupides nées de la confrontation, dans un concours, d'un énoncé, d'un candidat et d'une copie blanche.

Sa réputation n'était pas encore vraiment établie parmi les « prépas », car il venait de quitter la classe de Math 5 pour prendre la toute nouvelle première année de « flotte », et il se chuchotait qu'il n'était pas le favori pour ce poste aux yeux de l'unique titulaire alors incontournable de la « flotte brutionne », avant son dédoublement en cette année 1957. Dans ces circonstances, fâché de savoir que cette première année, qu'il venait de se voir confier, était sans enjeu pour nous, il avait réussi à convaincre les deux tiers de la classe de s'inscrire au certificat de Mathématiques Générales à l'université de Rennes, en guise de galop d'entraînement : nous fûmes tous reçus, avec une profusion de mentions, de quoi désorienter les étudiants de la faculté, dont une bonne partie avait trébuché sur l'obstacle !

Intraitable et exigeant au quotidien, il se faisait complice et réconfortant à l'approche des concours, nous accompagnant aux oraux pour soutenir le moral ébranlé de ceux qui flancheraient. J'ai retrouvé dans le dossier de mes résultats scolaires (précieusement conservé par mon père) une de ces notes manuscrites qu'il glissait parfois dans un devoir de composition (un contrôle aujourd'hui) en nous le rendant ; je ne résiste pas au plaisir d'en « citer » un extrait, tant il me semble révélateur de ce maître exceptionnel pour son engagement au côté de ses élèves : « Je maintiens ce que je vous ai déjà dit : vous êtes capable d'être un des meilleurs de la classe, et vous voilà classé 20<sup>ème</sup> ! Vous êtes une tête d'étourneau... décidez-vous à faire attention, cultivez votre volonté. Je tiens essentiellement à vous voir dans le peloton de tête et je ne vous lâcherai pas avant... ». En peu de mots, il y avait tout : la réprimande, la confiance, la persévérance, l'encouragement et au bout le succès ! Mais tous les jours n'étaient pas roses.

\*

Et puis, il y avait les acolytes, Messieurs BODIN (le « Bode ») et PAULIN (la « Chique »): ils ne se rejoignaient guère que sur la consonance finale de leur nom, pour le reste, ils divergeaient sur la silhouette et la démarche comme sur l'expression, le timbre de la voix et la matière enseignée. Le premier professait l'anglais et le second l'histoire et géographie.

Le Bode avait une allure et une voix graves « d'un recteur suivi de quatre facultés », une longue figure en poire et les joues tombantes un peu molles, marquées verticalement de deux plis verticaux ; une serviette de cuir pendait à sa main droite. Il aspirait l'air plutôt qu'il ne respirait, à la manière d'un asthmatique, et ponctuait une élocution saccadée par des « hum-hum » pour s'éclaircir la voix. L'humour anglais qu'il pratiquait volontiers lui conférait de la dignité et de la classe, et il nous initiait aux vagabondages de l'accent tonique par des exemples de son cru tels que « democrat, democracy, democratic ». Son visage s'animaient derrière ces exercices, et je suis sûr que les performances très convenables de notre accent lui dûrent beaucoup. C'était un personnage !

Il nous faisait avaler à chaque séance des quantités de vocabulaire, qu'il nous fallait ressasser jusqu'à (in)digestion complète. Son support favori était un livre de Nicolas Montsarrat, « The cruel sea ». Le théâtre en était l'océan atlantique durant la seconde guerre mondiale, et le héros un jeune officier de marine britannique, dont notre professeur exaltait les vertus. Ce thème était le prétexte à des digressions édifiantes sur notre futur métier, même dans les scènes scabreuses à terre du marin en ribote, qu'il n'hésitait pas à moraliser. Ces ficelles lui permettaient de soutenir notre attention et facilitaient nos progrès dans cet anglais scolaire qui convenait au concours, à défaut de nous apprendre à vivre et nous exprimer avec cette langue...

La Chique était un petit homme qui donnait l'impression de ne pas devoir passer l'hiver ! Il avait le buste haut, les bras courts, semblait se mouvoir avec difficulté, toujours avec lenteur : tout mouvement constituait pour lui une fatigue et il enseignait assis de trois quart sur la chaise derrière son bureau : il s'exprimait d'une voix cassée, les yeux au ciel, les bras à demi levés, les paumes des mains oscillant comme des soucoupes tournées vers le plafond. Il s'aidait pour faire son cours de quelques feuillets qu'on aurait dit rétrécis au lavage, sur lesquels il avait noté avec soin les dernières évolutions et découvertes qui garantissaient un enseignement à la page et qui faisait la différence. Il parlait avec une lenteur étudiée et choisissait ses mots et ses bons mots pour obtenir l'effet souhaité. Il semblait insensible aux réactions nombreuses de la classe, qui attestaient que son cours était bien suivi, dans un bruit de fond de commentaires, et ne haussait le ton, poussant une voix éraillée, que lorsqu'il était contesté ou que le bruit de fond finissait par le gêner. Alors il menaçait la classe d'une interrogation écrite au cours suivant, et se voyait alors menacé en retour par l'assistance de « la phrase ». Il s'agissait, à l'interrogation annoncée, que chacun plaçât au hasard dans son devoir une phrase convenue du genre : le cheval avance, le bœuf est immobile et l'âne recule. Cela avait le don de le mettre en fureur... Mais nombreux au concours furent sauvés grâce à l'histoire et géographie.

\*

\* \* \*

Ces professeurs nous connaissaient par cœur, car outre les heures en cours passées ensemble, les « colles » au rythme de trois par semaine, nous donnaient l'occasion d'un contact plus intime et parfois plus « musclé ». J'eus, comme beaucoup de mes camarades de la flotte An XLI, la chance de les avoir comme maîtres trois ans durant : aussi ma reconnaissance est à la mesure de l'affection rétrospective que je leur porte, pour avoir forgé notre culture commune. Comme l'évoquent nos Présidents dans leurs derniers éditoriaux,

leurs successeurs et nos jeunes camarades sont en marche pour renouveler ce qu'eux réussirent avec nous.

Ils ont tous les quatre rejoint le paradis brution et doivent de là haut jeter un regard attendri sur les tables de marbre et celles du couloir des généraux. Ils sont bien pour quelque chose dans ce firmament !

Marc-André de LONGUEVILLE (9265 B)

## La gloire de nos maîtres (3) 57-59

Il y avait aussi bien entendu Monsieur Pierre PAPIILLON ! Je l'avais gardé pour le « dessert », car son portrait tenait de la légende : sa silhouette inimitable, son allure et sa démarche étaient inséparables de toute évocation de la flotte brutionne, en ce temps là.

Approchant la soixantaine, de taille très modeste, la tête aussi large – oreilles déployées – que les épaules, le cheveu rare qui refuse la calvitie sur les tempes, le front qui prend la moitié d'un visage taillé en trapèze, un court duvet surmontant la lèvre supérieure, tel était l'homme que nous nommions « le bombyx » (papillon du ver à soie) lorsque nous étions mécontents, et plus familièrement « le Papi » dans les bons jours. Le démarrage court, il se déplaçait d'un pas menu et agile, enveloppé d'une blouse blanche un peu défraîchie qui lui descendait sous les genoux : sa mobilité pendant son cours, qu'il enseignait d'une voix portée vers l'aigu en articulant comme Démosthène, lui faisait parcourir bien du chemin s'il ne s'aventurait pas au fond de la classe, occupé par les cubes et le bureau. Scrutant son auditoire par-dessus ses lunettes, il remplissait à la craie des tableaux entiers sur lesquels il eût été difficile de prendre des notes...

\*

\*       \*

Mais au fil des années, il avait rédigé un volumineux polycopié de son enseignement, qu'il nous distribuait et lui servait de support permanent pour ses cours magistraux ; dois-je dire que je n'ai pas tout retenu, mais qu'en revanche deux traits me sont restés : le premier est qu'il collectionnait les fautes de calcul (que nous relevions au passage en protestant et en chuchotant « baise » !), le second qu'il s'érigeait volontiers en historien et philosophe des mathématiques.

En effet, les auteurs cités avaient leur biographie en bas de page : et c'est ainsi que nous apprenions que Jean Le Rond d'Alembert, l'encyclopédiste au Principe célèbre en mécanique, était fils naturel de Mme de Tencin et d'un officier d'artillerie ! Ou qu'Archimède, en découvrant son Principe, était sorti nu de sa baignoire sur la place publique en criant « Eureka » ! (écrit en grec, car nous étions priés d'orthographier correctement cette langue, si usitée en sciences : le « éta » -disait-il - ayant trop « tendance à perdre sa queue comme un lézard au soleil » !).

\*

Je me rappelle une « colle » que je passais avec lui : il s'agissait comme bien souvent d'étudier une fonction  $y=f(x)$ , et je commençais, comme souvent, par la déclarer définie, continue, uniforme et monotone. Qu'avais-je dit imprudemment ! J'eus droit à un cours de sémantique : une fonction était définie si elle n'était pas indéfinie, continue si elle n'était pas discontinue, uniforme si elle n'était pas multiforme et monotone si elle évoluait invariablement comme sa variable ! Ouf... Il n'empêche que j'appris ce jour-là que l'essentiel en mathématiques était de savoir de quoi on parlait, ce qui est en effet fondamental : restait à savoir cependant si la philologie était nécessaire au concours. A cet égard heureusement, Jean TAILLE dont j'ai parlé dans un article précédent, équilibrait l'enseignement par son côté résolument réaliste... En tout cas, le « Papi » était dévoué à sa classe comme un moine à son couvent !

\*

\*       \*

J'ai déjà raconté que ce concours là fut un succès pour 95% d'entre nous. A ce succès, je ne manquerai pas d'associer Monsieur ROUSSEAU, professeur agrégé de mathématiques et jeune proviseur du Prytanée : le « Papi » ayant été cette année là arrêté durablement pour cause de maladie, le proviseur reprit notre classe à la volée, trois mois avant les écrits. Quel

dévouement et quel pari, car enseigner à ce niveau ne s'improvise pas ! Au contraire de Jean TAILLE, défenseur acharné de la sainte méthode, Monsieur ROUSSEAU avait un extraordinaire brio et n'omettait jamais, à la fin du corrigé d'un rude problème de quatre heures, de revenir sur l'énoncé et de nous indiquer comment il eût été possible de démontrer le sujet, et par un procédé plein de subtilité de résoudre les questions comme on peut démolir un château de cartes... ainsi nous ouvrait-il, alors que nous étions en « courte finale », des voies nouvelles.

L'association de nos maîtres nous ouvrit en tout cas les portes de notre avenir.

Marc-André de LONGUEVILLE 9265B